XIV ANNÉE — N° 4569 — LUNDI 22 JUIN 1908

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIIe
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 524,36 — 524,45

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

PETIT CALENDRIER

Lundi 22. — **Saint Paulin.** — Ador. : Haverskerque, Salomé.
Soleil, lever 3 h. 59, coucher 8 h. 05. — Lune : lever 2 h. 39 m., coucher 4 h. 45 s.

Mardi 23. — **Vigile de Saint Jean-Baptiste.** — Ador. : Samson.
Soleil : lever 3 h. 59, coucher 8 h. 05 m. — Lune : lever : 3 h. 30 m., coucher, 5 h. 55 s.

Voir plus loin
les DÉPÊCHES DE LA NUIT :
L'élection Syveton. — Les réunions d'hier. — Bagarres. — La séance d'aujourd'hui, etc., etc.

Brevet de jeunes filles

Que de fronts de seize ans! Que de nattes brunes et blondes! Que de toilettes d'été! Disséminées sur les marches de l'escalier obscur, ou dans la pénombre des couloirs, elles sont là une centaine de jeunes filles qui causent avec leurs parents en attendant l'ouverture des examens.

C'est un flot charmant de jeunesse et de grâce qui pour tenter le pinceau d'un peintre : seulement il y a peu de gaieté ce matin sur ces visages faits pour le sourire. Quelques yeux sont rouges, et tous les cœurs battent follement.

Un peu à l'écart des autres, tout de suite je distingue, je ne sais pourquoi, près d'une vieille femme à tournure d'ouvrière, une fillette aux joues rentrées, frêle et pâle, certainement épuisée par un travail intellectuel au-dessus de ses forces ; comme je passais près d'elles, j'ai entendu :

— Vois-tu, maman, c'est un pressentiment, je vais échouer, je te l'assure, je tremble trop !

— Allons donc, ma petite, du courage. L'institutrice dit que tu es dix fois prête. Il n'y a qu'à prendre un peu d'aplomb.

— De l'aplomb ! C'est bien difficile ! Rien que de voir à côté de moi toutes ces jeunes filles élégantes, je ne sais plus me remuer. Je dois avoir l'air si campagnard à côté d'elles avec ma simple robe de toile...

— Elle est pourtant bien jolie, ta robe rose, et tu sais tout le mal qu'elle m'a donné ! Voyons, Sylvie, sois raisonnable !... Si tu trembles comme ça tu ne feras rien de bon, et que deviendrais-tu si tu n'avais pas ton brevet ?...

— Mais, maman, que veux-tu, c'est plus fort que moi, j'ai quelque chose qui me serre là à la gorge !.....

Une porte s'est ouverte au fond du vaste corridor, et la voix d'un examinateur appelant les candidates interrompt tous les colloques. La petite Sylvie pénètre dans la salle avec un flot de robes claires ; les parents restent dans les couloirs, se communiquant leurs appréhensions.

Ce n'est qu'au coup de midi qu'on leur rend leurs filles. Aussitôt mille questions anxieuses se pleuvoir :

— Etait-ce bien difficile ?

— Comment vous en êtes-vous tirées ?

— Es-tu contente ?

— Quel était le sujet du devoir ?...

Il y en a qui rient, d'autres qui pleurent :

— Je vous assure que j'ai échoué !

— J'ai fait au moins huit fautes dans ma dictée !

— J'ai mis des bêtises dans ma narration !...

Sylvie s'éloigne avec sa mère, plus pâle que jamais, contente d'elle tout de même.

***

Je les retrouve le lendemain dans la salle du Conseil général. Sylvie est sur la liste des admissibles. On a eu quelques craintes pour la couture. La fillette est plus habile à manier la plume que l'aiguille ! Mais le dessin a compensé, il ne reste plus qu'à passer l'oral...

La vieille mère, que je fais causer, m'apprend ces choses... et bien d'autres encore, des choses intimes, des détails sur son humble ménage, sur ses rêves ambitieux pour sa fille.

Oh ! Comme on tremble !... Les rangs se sont éclaircis ! La bonne moitié des candidates est éliminée. A demi-voix, les jeunes filles qui ont rapidement fait connaissance échangent leurs craintes :

— Il me semble que je ne sais plus rien, depuis que je vois tant de monde autour de nous !

— Ne m'en parlez pas !... Il y a un examinateur qui demande les théorèmes. Et figurez-vous que les théorèmes, c'est ma bête noire, je n'ai jamais pu me mettre un théorème en tête !...

— Avez-vous vu cette demoiselle en satin noir qui interroge pour l'histoire ?... Elle est terrible sur le chapitre des dates. Et moi, les dates, je les confonds toutes.

— Et ce petit blond à lunettes qui est à la physique. Si vous saviez ce qu'il est moqueur ! Sa physionomie ne me revient pas ! Sûrement, si c'est lui qui me questionne, je patauderai dès le premier mot.

— Et moi aussi !...

— Et moi aussi !

Les bavardages cessent. L'une après l'autre, les robes blanches, les robes blanches, les robes roses, se succèdent aux divers bureaux... Puis un moment d'émotion intense. Après s'être concertés longuement, tout au fond sur l'estrade, les examinateurs se retournent pour proclamer le verdict définitif. Presque toutes sont reçues... Les larmes des refusées se perdent dans l'effervescence générale.

On sort en hâte. Comme le ciel est bleu ! Comme galement le soleil de juin flamboie ! Les mines longues de tout à l'heure s'épanouissent. On s'embrasse en pleine rue !

Tournant le coin de l'église Saint-Michel, j'aperçois un peu de rose : un bout de chapeau noir à coques violet-vif : Sylvie et sa mère. On dirait que la jeune fille a des ailes. La vieille ouvrière est toute radieuse.

Je me les représente reprenant le train, regagnant bien vite leur maisonnette dans une ruelle de petite ville. Le père, petit facteur rural, sera à la gare pour les attendre. Ils traverseront tout le quartier, ces humbles travailleurs, disant à tous, avec orgueil :

— Notre fille a son brevet !

Il y a des voisins qui les envieront, d'autres, plus sensés, hocheront la tête, en criant à la folie. Et ces derniers sont les vrais sages.

Pauvre petite Sylvie ! Vous avez usé votre jeunesse sur les livres, ce n'est pas fini. Qu'allez-vous faire demain ?... D'autres études encore, d'autres examens peut-être qui mangeront les petites épargnes des vieux parents. Puis on ira quémander de la maison du maire à celle du député et dans cinq, six, sept ans peut-être, ô merveille, vous serez nommée institutrice dans l'école d'un petit hameau perdu dans les bois.

Vous avez votre brevet, vous en êtes fière !... Pauvre petite Sylvie !... J'aimerais mieux pour vous que vous ignoriez la physique, le solfège, l'orthographe même : j'aimerais mieux que vous ayez sur les joues les belles couleurs et l'insouciance de vos seize ans et qu'en chantant du matin au soir, vous tiriez l'aiguille, comme votre mère, dans le coin de la fenêtre fleurie d'œillets et de géraniums !...

Sylvain BRUYÈRE.

Journal clérical?

J'étais l'autre jour, à l'estaminet de Machin... vous savez, à Chose... et là, j'ai entendu la conversation suivante :

— Qu'est-ce qu'un journal clérical ?

— C'en est un où on parle beaucoup de curés.

— Y a-t-il des journaux comme cela dans la région ?

— Ma foi, je n'en sais rien, je n'ai pas le temps de lire les gazettes, mais tiens, voilà Le Pique, il pourra peut-être te renseigner.

A la question posée par mes deux interlocuteurs, je fis cette réponse :

— Vous allez être fixés avec pièces à l'appui. Ensemble nous allons parcourir les différents journaux de la région.

Voyons d'abord la *Croix*, il y a neuf articles où il est question de religion ; dans la *Dépêche*, je trouve huit articles ; dans le *Progrès*, cinq articles. Dans le *Réveil*... leur nombre est incalculable !

1er article sur les Congrégations, 2e sur le Pape, 3e sur saint Joseph, 4e sur le purgatoire, 5e sur la sainte Vierge, 6e sur un curé, 7e sur un autre curé, 8e sur un évêque, 9e sur les Jésuites, 10e condamnation de nonnes, 11e sur les « frocards », 12e un évêque entre deux selles, 13e sur l'enfer... Je m'arrête là. Dans les quatre pages du journal — car il ne paraît en effet que lorsqu'il a le temps — il est question 145 fois de religion.

C'est celui-là qui détient le record, s'écrièrent les camarades. *Le Réveil* est vraiment le journal clérical par excellence de la région.

Et une pinte de bonne bière fut vidée à la santé des pieuses gens qui le rédigent.

ENTRE RADICAUX ET COLLECTIVISTES à Roubaix

La conférence de M. de Pressensé. — Les socialistes empêchent l'orateur de parler. — La revanche de Grenoble.

La section roubaisienne de la « Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen », avait organisé, dimanche après-midi, au théâtre Couvreur, rue Archimède, une réunion privée au cours de laquelle M. Francis de Hault de Pressensé, député socialiste du Rhône, rédacteur au *Temps* et à l'*Aurore*, devait prendre la parole sur le sujet suivant : *La République et la Congrégation.*

Les socialistes étaient invités

Les ligueurs de Roubaix se confondent avec les radicaux, les rares radicaux qui restent ici : ce sont les mêmes hommes affublés de deux épithètes différentes.

Ils sont à peu près une petite centaine et demie.

Evidemment les organisateurs ne pouvaient pas songer à faire parler M. de Hault de Pressensé devant un auditoire aussi restreint. Et ils ont eu la naïveté de distribuer 3 ou 400 cartes d'entrée aux socialistes de la *Paix*.

Or, le samedi 7 juin, à Grenoble, les radicaux et les socialistes ministériels à la Zévaès ont empêché Guesde et Gohier de parler dans une réunion organisée par ces derniers.

Pour venger Jules Guesde

On voit d'ici, avec quel plaisir, les socialistes guesdistes de Roubaix ont profité de l'occasion qui leur était donnée de vouloir venger leur pontife conspué là-bas.

Pressensé, avaient-ils déclaré depuis plusieurs jours — et on le savait — ne parlera que si les organisateurs acceptent la présidence d'honneur de Jules Guesde.

C'était dur pour les radicaux et pour l'orateur.

M. de Pressensé refuse le patronage de Guesde

Avant la réunion, MM. Bailleul et Wattremez, conseillers municipaux collectivistes, étaient allés trouver les organisateurs pour les avertir de ce qui se passerait.

M. de Pressensé refusa net d'accepter la présidence, même d'honneur, de Jules Guesde. Aussi il ne parla point, comme on va le voir.

Quelle singulière idée pour des radicaux, de vouloir organiser une réunion avec un socialiste ministériel pour orateur, et pour auditeurs, des socialistes guesdistes !

La conférence n'a pas lieu

Nous entrons dans la salle un peu avant trois heures. Déjà les socialistes se sont groupés aux premières et aux deuxièmes galeries et quelques-uns aux premiers rangs du parterre.

Tout-à-coup un collectiviste escalade la scène, à l'effarement des quelques membres de la Ligue qui s'y trouvaient déjà, et il entonne la chanson de la *Crosse en l'air*, que répètent en chœur, tous les auditeurs des galeries. Puis, c'est l'*Internationale*, entrecoupée de : Vive Guesde ! nombreux.

Il ne faut pas être grand clerc pour prévoir que la réunion sera au moins tumultueuse.

Quand M. de Pressensé paraît, entouré de MM. Ego, président de la *Ligue des Droits de l'Homme* ; Monvoisin, président du Comité radical ; Bourbon, inspecteur primaire ; Grumbach, huissier ; Gautier, directeur d'école primaire ; Desbarbieux, maire de Croix ; Champier, administrateur de l'Ecole Nationale des Arts industriels ; G. Robert, rédacteur en chef du *Progrès* et de l'*Avenir* ; Médéric Dufour, Gérome ; Clément Durant, etc., les cris de Vive Guesde ! redoublent.

L'aspect de la salle est très curieux à observer à ce moment-là. Car la partie de l'auditoire qui n'est pas socialiste et où nous remarquons presque tous les juifs et les protestants de Roubaix, les directeurs d'école et leurs adjoints, paraît effarée de l'attitude inattendue — pour eux — des collectivistes.

Mais voici M. Ego qui s'avance un discours à la main. On acclame Jules Guesde plus que jamais, et il ne peut ouvrir la bouche. C'est le chambard qui commence.

Le secrétaire du parti socialiste de la *Paix*, le citoyen Lefebvre, monté de la salle sur la scène.

Il rappelle, dans un silence relatif, ce qui s'est passé à Grenoble et demande que le citoyen Guesde soit acclamé président d'honneur.

M. Ego fait un signe négatif de la tête.

Les collectivistes ripostent par les cris de Vive Jules Guesde ! et déclarent que de Pressensé ne parlera pas.

Après un quart d'heure de chahut, pendant lequel un grand nombre de radicaux quittent la salle furieux et protestant énergiquement, les ligueurs qui sont sur la scène font baisser le rideau.

MM. Wattremez, Van Waerebecke, Bailleul, escaladent l'avant-scène, et ce dernier prend la parole pour expliquer la conduite du parti ouvrier socialiste.

Pendant ce temps, M. de Pressensé quitte le théâtre par le café et accompagné de quelques amis, part en voiture. Il est conspué dans la rue.

Peu après les collectivistes quittent la salle si le citoyen Lefebvre les harangue pour les engager à se disperser.

A 4 h. 1/2, tout était terminé sans incident sérieux.

***

Un banquet a été donné à 6 h. en l'honneur de M. de Pressensé à la salle Dominique. Il n'y a eu aucun incident à l'extérieur. Quant à ce qui s'est passé à l'intérieur il est permis de supposer que les discours rentrés au théâtre Couvreur ont dû être sortis.

CONCLUSION

Nous avons donné aussi exactement que possible la physionomie de ce qui s'est passé, dimanche, au théâtre Couvreur.

Nous pouvons déclarer que nous désapprouvons complètement l'attitude des collectivistes vis-à-vis des radicaux.

Et nous sommes d'autant plus à l'aise pour le faire qu'il y a dix ans — le 19 mars 1898 — les collectivistes, à l'aide de fausses cartes, envahissaient une réunion privée organisée par les catholiques et empêchaient de parler M. Thellier de Poncheville.

L'*Avenir* et les radicaux d'alors se réjouirent fort des scènes sanglantes qui se produisirent à la salle Dominique.

Ils auraient mieux fait de défendre avec nous la liberté de réunion.

Nous pourrions encore aujourd'hui les plaindre davantage de leur petite mésaventure de dimanche. — J. des V.

LES FÊTES DE LILLE

Un temps très couvert faisait craindre la pluie, mais les lillois en ont été quittes fort heureusement pour la peur.

A part les réjouissances organisées par le comité des fêtes Saint-Michel, la kermesse communale comportait le même programme que tous les ans : à savoir pour la matinée, salves d'artillerie tirées à 6 h. du matin par les canonniers sédentaires et la revue,

Boulevard des Ecoles

des différentes sociétés participant aux concours.

A 10 h. arrivent en landau MM. Delory, maire, Dupied, Samson, Ghesquière, adjoints ; Beaurepaire, Clément, Deneubourg, Bonduel, Bondues, conseillers municipaux.

La musique des Pompiers joue la *Marseillaise* tandis que nos édiles passent la revue des sociétés.

La musique des Pompiers prend la tête des sociétés qui défilent dans l'ordre suivant :

D'abord les *sociétés d'archers* : la Maison-Blanche, d'Haubourdin ; St-Sébastien, d'Esquermes ; Saint-Martin, d'Esquermes ; Nouvelle-Amiteuse, de Loos ; Société Dubois, d'Esquermes ; La Madeleine ; l'Union de St-Pol ; l'Alliance, de Moulins-Lille ; la Société de Roubaix ; St-Clément, de Thumesnil ; la Réjouissance, de Moulins-Lille ; la Société Sainte-Barbe, des mines d'Ostricourt.

Puis viennent les *sociétés d'arbalétriers* : saint-Martin ; les Guillaume-Tell, de Lannoy ; les Cœurs-Francs, de Loos ; la Société Franche ; les Amis-Réunis, d'Hellemmes ; les Martys ; les Amis-Réunis de la Liberté ; le Damier, de Sequedin ; l'Occasion, de Sequedin ; les Francs-Arbalétriers, de Loos ; la Société Ducoin ; les Sans-Soucis, du Cœur-Joyeux ; les Guillaume-Tell, de Bachy ; les Potiers.

Les Sociétés de pêcheurs à la ligne. — Les Francs-Pêcheurs, de Denain ; les Francs-Pêcheurs, de Tourcoing ; le Poisson-Rouge, de Seclin ; les Petits-Pêcheurs à la ligne, d'Houplines ; les Brochetons-Moulinois ; les Petits-Goujons ; les Chevaliers de la Gaule, de Douai.

Les Sociétés des joueurs de boule (bourleurs). — Les vieillards de l'Hospice-Général ; les Bons-Bourleurs ; les Grands-Amis ; les Sans-Chagrin ; les Pas-Contents ; les Petits-Joueurs ; les Chapeaux-Rouges ; la Société des Sourds-Muets ; la Société de St-Martin d'Esquermes ; les Durs-à-Cuire.

Jeu de beigneau. — Le Bon-Jambon d'Haubourdin ; les Grandes-Marionnettes, de Saint-Sauveur ; la Gaîté ; les Passe-Partout ; les Amis-Réunis ; les Sans-Façons.

Jeu du seau. — La bascule hydraulique ; les Blancs ; les Bleus et les Rouges.

Jeu du bac. — Les contrariants, les Francs-Buveurs, les Apprentis, les Drôles-de-Bougres, les Amis de la Pipe, les Poilus, les Deux-Sous, les Mélangés, la Croix-d'Or, le Transvaal, les Amis-Réunis, les Gosiers-Secs, les Têtus, les Grosses-Têtes, les Forgerons, les Vieillards de l'Hospice-Général, les Bras-de-Fer, les Boit-sans-Soif, les Bons-Citoyens, les Frères-Réunis, les Blagues-à-l'Dèche, les Enfants-Trouvés, les 6-4-2, les Mitrons, la Fourchette.

Les joueurs de bouchons : Les Amis du Lundi de Moulins-Lille, les Bleus, les Mal-Lavés, les Bons-Types, les Amis du Bouchon nickelé, les Sans-Façons, les Boit-sans-soif, l'Espérance-Bouchonnique, les Petits-Joueurs Moulinois, les Bradeux d'Bottines, les Brayoux.

Les Mal-Buqueux, les Passe-bien-Près, la Jeunesse d'Esquermes, les Sauteurs du Sud, les Perquos, les Vieilles-Boutures, les Bons-Buveurs, les Grands-Minteux, les P'tits-Bouchonneux, la Concorde, les Francs-Bœrs, les Sans-Peur d'Ennequin, les Francs-Joueurs de Pérenchies, les Infants d'l'Espérance, les Petites-Marionnettes, les Faibles, la Jeune-Sociale, les Chançards, les Tanneurs du Marais-de-Lomme.

Les Baptistes d'Ennequin, les Enfants de Faidherbe, les Forts-à-Bras, les Faibles-à-Bras, les Forgerons, les Tailleurs-de-Liège, les Non-Jaloux, les Bucquamort, les Longues-Pipes, l'Union ouvrière d'Esquermes, les Bons-Travailleurs, les Sans-Chagrin, les Belles-Poires, les Chagrins, les Vrais-sans-Gêne, les Petits-Bouts-Longs-Nez, les Enfants de Sainte-Barbe, les Faibles-d'Esprit, les Léqueux, les Bons-Ménages, les Timbres-Rabais, les Petites Mèches de Loos, les Sauveteurs du Sud, les Fous, les Buveurs de Pétrole.

Les sociétés de billard anglais : les Bons-Amateurs de billard, l'Assurance, le Lion-Belge, la Société du Cercle.

Puis viennent, fermant la marche, les *joueurs sur l'eau* : les ouvriers de la grue en costume blanc.

Le long cortège a gagné, au milieu d'une foule considérable et par la rue de Paris, la Grande-Place où a lieu la dislocation des différents groupes qui gagnent leur lieu de concours.

Voici quelques résultats :

Concours de pinsons

Le concours de pinsons qui a eu lieu dimanche matin sur les remparts, entre les portes de Gand et de Roubaix, a donné les résultats suivants :

1er prix, société de Menin, Baraques ; 2e, société de Poperinghe, Lavigne ; 3e, Emile Desquiens, de Lille ; 4e, Boulinghier, de Frelinghien ; 5e, Develoy, d'Halluin ; 6e, Guerlus, de Péruwelz ; 7e, Delemme, de Wazemmes ; 8e, Vandermarlière, de Lille ; 9e, Volke, de Péruwelz ; 10e, Mouton-Bleu, de Fives ; 11e, Descamps, de Chéreng ; 12e, Soudan, de Wasquehal ; 13e, Cas kevaux, de Lannoy ; 14e, société de Péruwelz.

Concours de pêche

Série unique. — 1er, 2e, 3e, 18e prix, Vrais Pêcheurs de Poissons Blancs de Roubaix. — 5e, 7e, 9e, 21e, 25e prix, Les Francs Pêcheurs de Tourcoing. — 6e, 8e, 11e, 12e, 13e, 14e, 15e, 17e, 22e, 23e, 26e prix, Les Poissons d'Or de Roubaix. — 16e prix, Eugène Mession (amateur). — 19e prix, Les Amis Réunis de Tourcoing.

Série d'honneur. — *Présidents.* — 1er prix, M. Léopold Thiberghien, des Poissons d'Or, de Roubaix ; 2e prix, M. Gustave Bonte, des Francs-Pêcheurs, de Tourcoing.

Vice-Présidents. — 1er prix, M. Edmond Delys, des Amis-Réunis, de Tourcoing ; 2e prix, M. Yvens, du Poisson-Rouge, de Seclin.

Secrétaires. — 1er prix, M. J. Glagnon des Vrais Pêcheurs des Poissons blancs de Roubaix ; 2e prix : M. A. Parmentier, de l'Etoile de Roubaix.

Trésoriers. — 1er prix, MM. Gienens, des Pêcheurs des poissons blancs de Roubaix ; 2e prix, M. J.-B. Farsy, des Poissons d'Or de Roubaix.

Prix d'éloignement. — La Ligue Picarde d'Abbeville, Les Amis Réunis de Cambrai.

Société la plus nombreuse. — Les Francs Pêcheurs de Denain 79 pêcheurs et la musique 100.

Prix de tenue (plus belle) : [illegible] les Francs-Pêcheurs ; Bruay ; [illegible] Réunis ; Lourches, Les Bons [illegible].

Tenue spéciale. — La Ligue [illegible], d'Abbeville ; l'Etoile de Roubaix, Les Chevaliers de la Gaule de Roubaix.

Le Concert

de 9 h. à 11 h. du soir, par la [illegible] Pompiers a clôturé la première [illegible] fêtes. Une foule nombreuse y [illegible] concert s'est terminé par l'exécution de la *Marseillaise*.

A Moulins-Lille et Saint-Michel

Le Concours de Chant

Dans les quartiers de Moulins-Lille et de Saint-Michel, plus particulièrement favorisés cette année, les fêtes consistaient, indépendamment des jeux de bouchon, tirs à l'arc et à l'arbalète, jeux de boule, de balle et de beigneau, comme dans les autres quartiers, en un concours national et individuel de chant et en une « promenade d'automobiles, voiturettes, cycles et voitures décorés ». De plus, à six heures et demie, l'harmonie de l'Industrie et du Commerce d'Hénin-Liétard a donné un concert au boulevard des Ecoles.

Pour le chant, les concurrents, assez nombreux, se sont fait entendre, des deux heures de l'après-midi, dans les salles qui leur étaient désignées : A l'Alliance, rue d'Arras, à l'école de la rue Fabricy, au gymnase de la place Sébastopol, au Grand-Poète, boulevard Victor-Hugo, à l'école supérieure des Filles rue Brûle-Maison, au théâtre de l'Union de Lille.

Dans cette dernière salle, à six heures du soir, les chanteurs primés, qui concouru pour la Lyre d'Or offerte au Champion d'honneur.

Voici le résultat des diverses épreuves :

EXCELLENCE. — Ténors

1er prix, Edouard Courtot, de Lille, la Reine de Saba.

2e prix, Gustave Scalbert, de Roubaix, Lakmé.

3e prix, Léon Mercier, de Roubaix, Lakmé.

1re mention, Ed Decourcelle, de Roubaix, le Cid.

2e mention, Benjamin Rennebelle, de Croix, Air de Raymond.

3e mention, Laloy Jules, de Lille, Jérusalem.

Classement Ténors

Série A

1er prix, Hubert Lecluze, de Roubaix, air de Joseph.

2e prix, Milleville Oscar, de Lille, Le Sourire.

3e prix, Dewer Paul, de Comines, Muette de Portici.

4e prix, Sainquentin Camille, de Lille, Faust.

1re mention, Dumoulin Edmond, de Lille, Joseph.

2e mention, Laurent Louis, de Prémesques, L'Insensé.

Classement Ténors

Série B

1er prix, M. Moras Emile, Lille, Hymne d'amour.

2e prix, Legrand Paul, de Lens, Stances de Flégier.

3e prix, Delplanque Jules, de Tourcoing, Le Songe d'une Nuit d'été.

4e prix, Lucien Vandamme, de Roubaix, L'Africaine.

1re mention, Rasmond Paul, de Lille, Voyage en Chine.

2e mention, Dewrysse Joseph, de Roubaix, Sigurd.

EXCELLENCE. — Barytons

Série A

1er prix, D'Haene, de Roubaix, Tabarin.

2e prix, Dewispelaere Louis, de Roubaix, Don Carlos.

3e prix, Donnay Etienne, de Lille.

Série B

1er prix, Cobon Charles, de Lille, la Coupe du roi de Thulé.

2e prix, Pagant Henri, de La Madeleine, Invocation de Faust.

3e prix, Charles Dubar, de Roubaix, Le Bal masqué.

1re DIVISION. — Barytons

Série A

1er prix, Deworin Clotaire, de Roubaix, le Bal Masqué.

2e prix, Selosse Hippolyte, de Roubaix, Aben-Hammed.

3e prix, Caude Charles, de Lille, Faust, Invocation.

4e prix, Omez Albert, de Tourcoing, Pensées d'automne.

1re mention, Delceur Charles, de Lesquin, Benvenuto Cellini.

2e mention, Dejonckère Henri, de Lille, Benvenuto Cellini.

3e mention, Wiart, de Leas, Bonjour Suzon.

Série B

1er prix, M. Magermans Fernand, de Roubaix.

2e prix, M. Fauconnier Bernard, de Sous-le-Bois, le Roi de Lahore.

3e prix, M. Lhaest Joseph, de Roubaix, La Favorite.

4e prix, M. Caby Georges, de Tourcoing, Hérodiade.

1er mention, M. Lancet Jules, de Mézières, Pensée d'automne.

2e mention, M. Baty Eugène, de Roubaix, La Favorite.

3e mention, Beaucamps Léon, de Lille, le Roi de Lille.

FEUILLETON N° 3

Déception !

par A. DEVOILLE

II

UN MOYEN DE PRENDRE LA FORTUNE D'ASSAUT

Celle que Bruneau appelait Jeanne, courait pendant ce temps-là, les rues de la ville ; et ses pieds trottaient bien sur le pavé, son esprit trottait encore mieux à travers champs. Et, quand je dis à travers champs, c'est le mot propre. Elle était loin, bien loin, dans son pays natal, dans un pays qui n'avait certes pas grands agréments, que la nature même avait peu favorisé, mais qui gardait pour elle ce charme particulier, unique, qui s'attache aux lieux qui nous ont vus naître. C'était par là que l'imagination de Jeanne s'emballait, et plus le pavé était fatigant, la commission difficile à faire, la situation pénible, plus le cœur de la pauvre femme s'empressait de reprendre le chemin de la patrie.

Il est vrai qu'avec le tourbillon des affaires, avec les wagons, les bruits, le tumulte des grandes villes, on a détaché le campagnard de sa condition et de son village ; on a su faire tourner beaucoup de têtes ; et tel qui labourait en paix le champ fécondé par ses pères, s'est senti tout à coup tourmenté d'autres désirs, emporté vers d'autres occupations, plus belles de loin que de près, et bien plus propres à le perdre qu'à le rendre heureux. Mais cette fièvre d'émigration n'est pas tellement étourdissante, qu'elle fasse entièrement oublier le clocher du pays et le foyer natal, et les mille souvenirs qui leur font cortège. Plus même le désappointement a été grand, plus la réalité est amère, et plus on se reporte vers ce nid des premières affections, vers ce théâtre des premiers travaux. A moins que le cœur ne soit véritablement gâté, gangrené par le mal ; à moins que l'atmosphère corrompue des villes n'ait vicié des poumons habitués à un air plus sain ; et qu'aux vertueuses impressions de la foi n'aient succédé de mauvaises habitudes, et les grossiers blasphèmes de l'impiété, ou la stupide paresse de l'indifférence.

Si c'est trop souvent le cas pour les campagnards *transvasés* dans les villes, ce ne l'était point pour Jeanne Bruneau. En admettant qu'elle ait pu croire un instant aux tableaux pompeux qu'on lui faisait de Paris, on doit reconnaître que l'illusion n'avait guère duré. Tant qu'elle put, elle combattit le projet de son mari d'échanger un humble coin de terre du Cantal contre le séjour de la populeuse cité. Sans trop savoir pourquoi, elle n'aimait point Paris ; un instinct secret lui disait qu'elle n'y serait pas heureuse. Mais il est des événements qu'il faut subir malgré soi. Les années avaient été mauvaises ; le pain était cher, le travail rare et peu rétribué. Deux ou trois enfants, en répandant la joie dans le ménage, y avaient aussi augmenté les besoins : en sorte qu'il fallait nécessairement aviser à quelque moyen de sortir de cette position. Mais Paris était la dernière des pensées de Jeanne ; volontiers eût-elle embrassé tout autre plan que celui-là. Elle combattit, elle plaida, elle refusa, elle attesta qu'elle ne pouvait se décider à courir ce jeu terrible, effrayant, disait-elle ; et quand on lui en demandait la raison, elle répondait qu'elle n'en avait point d'autres, si ce n'est que Paris serait le gouffre qui l'engloutirait elle et ses enfants.

Ces objections n'avaient pas de valeur devant la volonté obstinée d'un mari. Bruneau, sans être méchant, était têtu ; ce qu'il voulait, il le voulait avec une indomptable ténacité qui s'augmentait de tous les efforts qu'on faisait pour la combattre. Or on pouvait d'autant moins la vaincre, qu'elle était greffée dans un bon cœur : car il n'y a rien d'indomptable comme les défauts entés sur les vertus. Plus Bruneau sentait que ses vues étaient droites, moins il était disposé à en démordre. Aussi dès qu'il eut mis dans sa tête l'idée que Paris le tirerait de la misère, il n'était puissance humaine qui pût l'empêcher d'y venir.

Où et comment ce bon Auvergnat avait-il puisé cette conviction ? Il n'avait eu qu'à ouvrir l'oreille et à écouter ce qui se disait (et se dit encore) de Paris ; il n'avait eu qu'à respirer l'air ambiant, à humer un peu de ce vent qui fait tourner tant de têtes dans les campagnes. Il obéissait au fatal courant qui a, depuis des années, enlevé tant de bras utiles à l'agriculture et entassé dans les villes mille éléments de corruption et de désordre. Un ami, tailleur de pierres de son état, avait expliqué à Bruneau comment un ouvrier un peu habile gagnait, sans difficulté, de cinq à huit francs par jour à Paris. Cinq francs ! huit francs ! Notre compagnon n'en revenait pas d'étonnement et... d'aise. Cinq francs ! il les voyait déjà tomber chaque soir dans sa main. — Et une femme, ajoutait le tailleur de pierre, si peu qu'elle ait de courage au travail, ne manque jamais ses deux, trois et même quatre francs. — Or, Jeanne en a comme quatre, du courage. Elle lave, elle coud, elle tricote, elle repasse, elle fait à merveille un ménage. Donc tout ira pour le mieux dans la meilleure des villes ; donc ce n'est plus *Paris* qu'il faut dire, mais *Paradis* ; car c'est vraiment la terre de bénédiction pour les pauvres.

Et Bruneau, en se disant cela, regardait ses beaux et bons bras si bien emmanchés dans ses épaules ; il ouvrait et fermait ses vigoureux poignets, si bien ajustés, si bien conditionnés, qu'on pouvait les appeler une paire de tenailles ; il contemplait surtout sa petite Jeanne, si alerte, si proprette, si intelligente, et il se demandait s'il existait, dans tout ce grand Paris, un couple mieux accommodé, mieux assorti pour faire fortune. Puis quand il entendait un de ses enfants exprimer quelque souhait au-dessus de sa condition, il murmurait tout bas : Un jour viendra où tu ne manqueras de rien.

Mais ces raisonnements, des milliers les ont faits comme Bruneau, et les font encore tous les jours. Remuez cette moitié de Paris qui vit dans les caves, ou gîte sous les tuiles : tous vous diront unanimement qu'ils sont venus chercher la fortune. Demandez-leur ensuite si cette fortune s'est faite : ils vous montreront leurs haillons, leurs murailles nues, leurs misères de toute espèce. Puis retournez dans les campagnes, en quelle contrée il vous plaira, et vous entendrez des paysans vous parler de Paris comme du but suprême de leurs désirs, et vous répéter sur tous les tons : Ah ! si une fois nous pouvions arriver là, tous nos maux seraient finis.

Bruneau avait mis une sorte d'habileté dans son plan. — Jeanne, répétait-il, j'entends et je veux que nous soyions riches un jour. Mais comme la fortune est légère, qu'elle vole d'ici et de là, je veux la tenter par plus d'un bout. Notre fille et nos deux fils grandissent : eh bien, ils se mettront comme nous à sa poursuite. Nous prendrons chacun une grande ville ; nous essaierons plusieurs métiers, et quand nous aurons trouvé le bon, nous nous y tiendrons. Ce serait bien malheureux, si nous ne trouvions pas le point, le point juste, je veux dire celui qui nous procurera la richesse. Si les affaires ne vont pas à Paris, nous nous rabattrons sur Lyon ; et si la fortune ne veut pas nous venir par Lyon, nous la forcerons à passer par Rouen ou Marseille. Véritablement, elle sera bien revêche, si elle nous boude de tous les côtés.

N'était-ce pas là un projet bien conçu, pour un pauvre paysan ? Certainement, il est peu d'hommes qui auraient ainsi [illegible] du premier coup leur cercle d'action [illegible], disait Bruneau, on prétend que la fortune est volage comme un papillon. Eh bien ! as-tu vu, le jour que nous étions à Aurillac, ces petits enfants courir après un papillon, un superbe papillon, le plus beau qu'il fût possible de voir ? Un seul ne l'eût jamais attrapé, tant il était habile à éviter leurs filets. Mais, tous ensemble, ils en vinrent à bout ; et, qui plus est, ce fut le plus petit qui l'eut. Tiens ! je gagerais que c'est notre Honoré qui trouvera le bon bout. Il a de l'esprit, il est intelligent, il sait lire et écrire comme un notaire : gageons que c'est lui qui dénichera l'oiseau. Enfin, c'est un parti pris ; nous tirerons chacun d'un côté, et celui qui aura rencontré juste appellera les autres.

Le plan était habilement construit ; il semblait difficile qu'il ne réussît pas. Un sage ami, le curé du lieu, à qui Bruneau n'avait rien dit, mais qui savait tout par voie indirecte, vint un jour le trouver, et causa longuement avec lui.

(A suivre)

CHOCOLAT D'AIGUEBELLE
POUR CACAO ET SUCRE
Fabriqué par les PP. TRAPPISTES, d'Aiguebelle (Drôme
Dépôt : J. GIRAUD, 74, Rue Nationale, LILLE

Imp. de la *Croix du Nord*, 15 r. d'Angleterre, Lille. — *Le Gérant* : Ch. VÉRIN.